This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

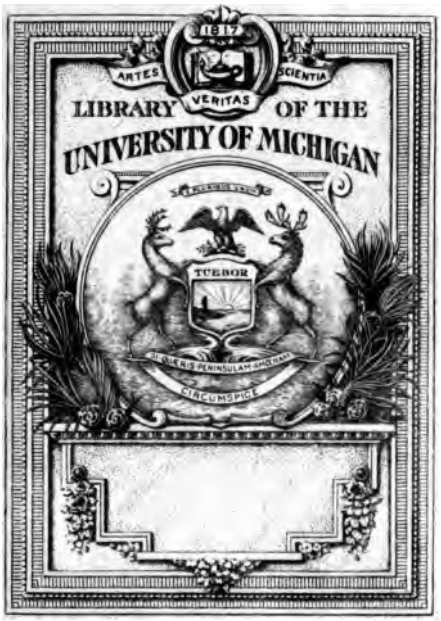
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

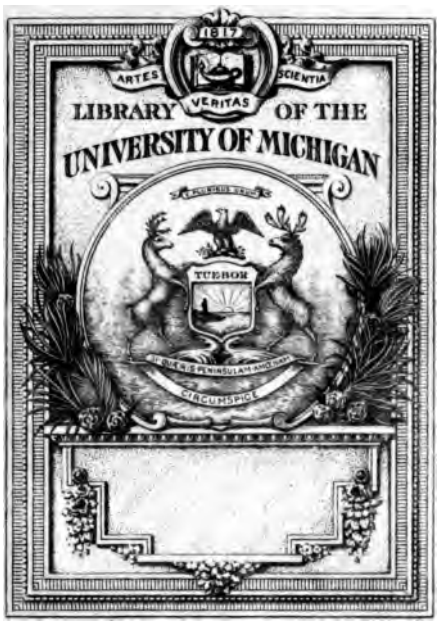
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

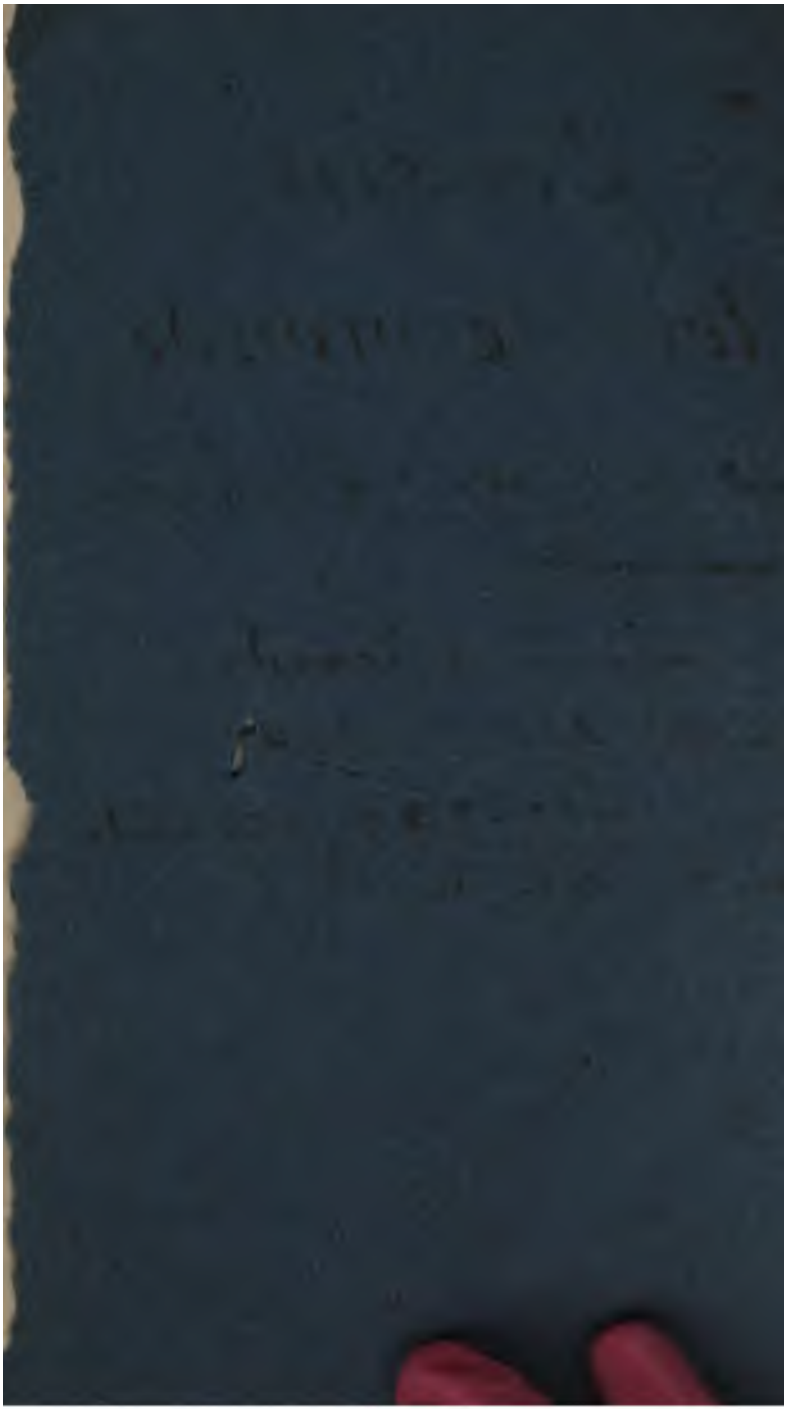
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



LE COUSIN

DE

TOUT LE MONDE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

Par L. B. PICARD.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés du Palais, *le 22 Juillet 1793.*

Prix, 1 liv. 5 sols.

A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUSON, galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

1793.

LE COUSIN

DE

TOUT LE MONDE,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

Par L. B. PICARD.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés du Palais, *le 22 Juillet 1793.*

Prix, 1 liv. 5 sols.

A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

1793.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. ALBERT, Négociant.	Le Citoyen GENEST.
Mad. ALBERT, sa mère.	La Citoy. LACAILLE.
HENRIETTE, sa fille.	La Cit. SAINT-CLAIR.
SINCLAIR, son neveu, Amant d'Henriette.	Le Citoy. VALLIENNE.
M. ROBIN, Prétendu d'Henriette.	Le Citoy. TIERCELIN.
Mad. DE LA GUIARDIÈRE, cousine de M. Robin.	La Cit. MONTOUCHET.
M. BERNARD, Usurier.	Le Citoyen LAPORTE.
DOUSTIGNAC, Gascon, cousin de M. Bernard.	Le Citoyen FROGÈRE.
Un GARÇON Traiteur.	

La Scène est aux Champs-Elysées. On voit, sur le côté, la maison d'un Traiteur, sur la porte duquel est écrit : Robert fait Noces et Festins.

PROPRIÉTÉ.

Je soussigné, pour me conformer à la loi du 30 août 1792, déclare qu'en publiant la présente Pièce par la voie de l'impression, j'entends me réserver expressément tous mes droits sur les représentations qu'elle pourrait avoir dans toute l'étendue de la République Française ; déclare en outre n'en avoir confié l'impression qu'à la Citoyenne TOUBON, Libraire à Paris, sous les galeries du Théâtre de la République, près du passage vitré.

L. B. PICARD.

Paris, le 21 août 1793.

La Minute de la présente Déclaration est déposée chez le Citoyen HUA, Notaire, rue de l'ancienne Comédie Française.

PQ
2381
.C87

LE COUSIN DE TOUT LE MONDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOUSTIGNAC *seul, lisant l'inscription.*

ROBERT fait noces et festins ! la bonne maison ! Hélas ! pourquoi faut-il qu'il me soit défendu d'y entrer ? J'ai vu le jour aux bords de la Garonne. On ne sait, en me regardant, si la nature a voulu faire de moi un Hercule ou un Adonis : en fait d'esprit, je défierais toute une académie. Eh donc, que fais-tu de toutes ces qualités, bélître ? Le bien des sots n'est-il pas la propriété des gens de mérite ? Pourquoi faut-il que monsieur tel ou tel, que je pourrais nommer, soient tous les jours dans le cas de mourir d'indigestion, tandis que moi, sandis, quand j'entends sonner l'heure de dîner, je suis forcé d'aller me promener.

(*Il se promène.*)

SCÈNE II.

DOUSTIGNAC, SINCLAIR.

SINCLAIR *lisant l'inscription.*

ROBERT fait noces et festins ! C'est donc ici que se fera la noce de ma belle cousine, et ce n'est pas moi qui l'épouse ! On signe le contrat ce soir ici, et je n'ai pas encore osé lui déclarer mon amour ! On la marie, et je suis le premier garçon de la noce ! Ah ! trop malheureux Sinclair !

(*Il se promène, et heurte Doustignac.*)

DOUSTIGNAC.

Eh donc, Monsieur, prenez-vous garde quelquefois à ce que vous faites ?

SINCLAIR.

Pardon, Monsieur.

DOUSTIGNAC.

Sur mon ame, que je vous envisage ; ou mon œil me trompe pour la première fois, ou votre nom est Sinclair.

SINCLAIR.

Pourrais-je savoir d'où j'ai l'honneur ?.....

DOUSTIGNAC.

Comment ! tu ne remets pas ton meilleur ami, ton ancien camarade de collége, Doustignac, ci-devant chevalier ?

SINCLAIR.

C'est toi, Doustignac ? Eh ! que diable fais-tu à Paris ?

DOUSTIGNAC.

Tu sais que je suis mince de patrimoine. Je serai riche un jour, grace à M. Bernard, ce fameux usurier, mon cousin. Le fat ne veut pas me voir, attendu que je suis son unique héritier. Et moi, en attendant qu'il meure, je dîne deux ou trois fois la semaine, et les autres jours, je me promène pour faire la digestion. Mais toi, cadédis, qu'as-tu donc? Tu ressembles à un lendemain de mardi-gras, comme il n'est pas possible?

SINCLAIR.

C'est qu'on marie ma cousine aujourd'hui.

DOUSTIGNAC.

Tu parles de noce comme s'il était question d'un enterrement!

SINCLAIR.

Elle est aimable, ma cousine! M. Albert, son père, gros marchand tout enfoncé dans son commerce, la donne à M. Robin, un fat, un agioteur, clerc de notaire il y a huit jours, et aujourd'hui homme d'affaires, c'est-à-dire, courtier, agent-de-change, receveur de rentes, etc. parce qu'il est riche....

DOUSTIGNAC.

Mais toi, ne l'es-tu pas?

SINCLAIR.

Pas tant que ce M. Robin semble l'être: c'est un sot dont tout le mérite consiste à suivre ou à outrer la mode; joignez à cela son avidité pour les richesses, qui perce jusques dans ses moindres discours. Si nous l'en croyons, sa cousine de la Guiardière est folle de lui; mais il ne veut pas l'épouser, attendu qu'il en doit hériter, et que sa fortune ne peut lui manquer; et comme il est bien sûr qu'elle n'aura pas d'enfans, il voudrait que je l'épousasse, moi, afin de devenir mon héritier.

DOUSTIGNAC.

Voilà un jeune homme bien friand de successions ! Au surplus, je devine ; la cousine t'intéresse, le M. Robin te gêne, et s'il l'épouse, le fripon de Sinclair pourrait bien braconner sur ses terres.

SINCLAIR.

J'ai été élevé avec Henriette ; je suis de son âge à-peu-près, et je souffre de la voir sacrifiée. C'est ce soir, chez Robert, qu'on doit signer le contrat.

DOUSTIGNAC.

Chez Robert ! une signature de contrat ! un festin sans doute ; si je pouvais en être ! (*A Sinclair*). Ecoute, mon ami, tu voudrais épouser ta cousine : je voudrais être de la noce ; mettons nos causes ensemble, et nous emporterons la femme et le repas.

SINCLAIR.

Impossible !

DOUSTIGNAC.

Impossible, soit ; mais je suis habitué à faire des miracles. Dis-moi, la jeune personne est-elle d'accord avec toi ?

SINCLAIR.

Non vraiment : une timidité insurmontable m'a empêché de lui faire l'aveu de mes sentimens.

DOUSTIGNAC.

La timidité n'est bonne à rien ; il faut la vaincre, à moins que tu ne consentes pourtant à me laisser tout faire : tu n'as qu'à parler.

SINCLAIR.

Non, je t'en dispense : si tu pouvais seulement brouiller le père avec le futur.

DOUSTIGNAC.

C'est à quoi je rêve. Les deux familles se connaissent-elles beaucoup ?

SINCLAIR.

Aucunement.

DOUSTIGNAC.

Aucunement ! M'y voilà ; un gros bouquet au côté, des gants blancs, mon habit noir qui est encore assez propre : mon ami, je te la donne.

SINCLAIR.

Qui ?

DOUSTIGNAC.

Ta cousine, en légitime mariage.

SINCLAIR.

Mais comment ton habit noir, tes gants blancs et ton bouquet me la feront-ils épouser ?

DOUSTIGNAC.

Tu le verras ! je n'ai pas le tems de te le dire ; je cours à ma toilette. Ne vous mettez pas à table sans moi, sur-tout ! sans cela, je ne réponds de rien.

SCÈNE III.

SINCLAIR *seul.*

C'est une mauvaise gasconnade qu'il me fait là ! N'importe, prenons sur nous de parler à ma cousine. Si je pouvais la trouver seule ! Dieux ! la voici. La mère de M. Albert est avec elle ; mais c'est une bonne femme ; on peut tout dire devant elle, sans qu'elle y comprenne rien.

SCÈNE IV.

SINCLAIR, HENRIETTE, ALBERT.

SINCLAIR.

Déjà ici?

Mad. ALBERT.

Il fait beau, et je suis bien aise de me promener, avant le dîner, avec ma petite-fille.

SINCLAIR.

Ma cousine a l'air bien triste?

Mad. ALBERT.

Dame, c'est que le mariage est fait pour donner à songer à une jeune personne! Voilà précisément comme j'étais, il y a aujourd'hui cinquante-neuf ans et six mois, la veille de mon mariage avec feu M. Albert, votre grand-père à tous deux, mes enfans; et, sans vouloir faire de tort à ton futur, ma chère Henriette, défunt mon mari valait bien M. Robin!

HENRIETTE.

Oh! cela n'est pas bien difficile, ma bonne maman. Ne trouvez-vous pas que ce M. Robin s'aime un peu trop lui-même? Voilà huit jours que mon mariage est conclu: il ne m'a presque jamais parlé que de lui dans tous nos entretiens: qu'il m'ait d'abord demandé à mon père, c'est fort bien; mais à-présent, ne devrait-il pas s'occuper un peu moins de sa parure et un peu plus de sa prétendue?

Mad. ALBERT.

Ah! que je reconnais bien l'amour! On est toujours

porté à trouver des défauts à l'objet aimé : tu trouves le tien trop avantageux ; moi, je trouvais le mien trop modeste.

HENRIETTE *en regardant Sinclair.*

Si la présomption est un défaut, la timidité en est un aussi.

Mad. ALBERT *à Sinclair.*

Sans doute une jeune personne est embarrassée, quand il faut qu'elle fasse la moitié du chemin.

SINCLAIR.

Mais la timidité est pourtant la marque d'un véritable amour. Un jeune homme bien épris tremble auprès de sa maîtresse ; il a besoin d'être encouragé.

Mad. ALBERT *à Henriette.*

Il a raison ; il est charmant, mon petit-fils ! Après ton mariage, ma bonne amie, il faut que ton cousin soit le meilleur ami de ton mari, entends-tu ? (*à Sinclair*). Ecoute donc, Sinclair ; as-tu fait des couplets pour la noce ?

SINCLAIR.

Non.

Mad. ALBERT.

Tant pis. Tout le monde sait que tu te mêles d'écrire ; on voudra t'entendre chanter.

SINCLAIR.

Je n'ai de nouveau qu'une romance que j'ai faite hier : je ne sais si elle est bonne pour la circonstance : si ma cousine voulait l'essayer ?

HENRIETTE.

Ici !

SINCLAIR.

Il ne passe personne à cette heure ici : je brûle de savoir si ma romance aura votre suffrage.

Mad. ALBERT.

C'est qu'elle s'y connaît, ma petite-fille ! Allons, chante, mon enfant.

HENRIETTE *chante.*

Deux enfans s'aimaient d'amour tendre,
Et juraient de s'aimer toujours.
C'était plaisir de les entendre
Parler de leurs jeunes amours !
Je t'aime bien, petite amie,
A Chloé, répétait Lindor :
Je sens que j'aime pour la vie,
Quoique je sois bien jeune encor.

Mad. ALBERT.

Voilà un couplet qui promet.

HENRIETTE *chante.*

On dit qu'il n'est, répondait-elle,
Jamais de constantes amours ;
Je voudrais toujours être belle,
Pour que tu m'aimasses toujours.
Alors, venaient en confidence,
Petits plaisirs, petits chagrins ;
Baisers donnés par l'innocence,
Scellaient leurs sermens enfantins.

Mad. ALBERT.

Ces pauvres enfans, comme ils sont intéressans !

HENRIETTE *chante.*

Survint gênante modestie ;
Adieu jolis baisers d'amour ;
Amitié froide et bien polie
A remplacé tendre retour ;
Regret d'innocentes caresses
Est tout ce qui reste à Lindor.
Hélas ! de vos jeunes promesses,
Chloé, vous souvient-il encor ?

Mad. ALBERT.

Ce qui me plaît dans Henriette, c'est qu'elle sent ce qu'elle chante. Avez-vous vu comme sa voix s'est affaiblie sur la fin du dernier couplet ? Mais, après ?

SINCLAIR.

Après ? mais c'est tout.

Mad. ALBERT.

Comment ! tout ? mais cela ne se peut pas ; il n'y a pas de dénouement ?

SINCLAIR.

Le dénouement n'est pas facile à faire.

Mad. ALBERT.

Bon ! rien de plus aisé ; Lindor aime Chloé, Chloé aime Lindor : tu n'as qu'à les marier ensemble.

SINCLAIR.

Oui ! mais s'il y a un rival ?

Mad. ALBERT.

Un rival ? bon ! tant-mieux ; cela rend l'action plus intéressante.

SINCLAIR.

Si ce rival est sur le point d'épouser, et que Chloé paraisse y consentir ?

HENRIETTE.

C'est peut-être parce que Lindor ne s'est pas déclaré, qu'elle y consent ?

SINCLAIR.

Eh bien ! si Lindor se déclare ?

HENRIETTE.

Il est bien tard.

SINCLAIR.

C'est toujours assez tôt, si Chloé approuve les moyens qu'il peut employer pour rompre le mariage.

Mad. ALBERT.

Sans doute ; et elle les approuve. Le rival est écon-

duit, le mariage est rompu, et Lindor épouse Chloé. Voilà comme il faut que la romance finisse. Ce serait dommage de ne pas l'achever ; la fiction est ingénieuse.

HENRIETTE.

Comment ! ma bonne maman, est-ce que c'est une fiction ?

Mad. ALBERT.

Dame, je n'en sais rien ; demande à ton cousin ; c'est lui qui a fait la chanson... Mais j'apperçois plusieurs voitures qui s'arrêtent à la porte des Champs-Elysées... C'est ton père avec tous nos parens, et d'un autre côté, M. Robin avec tous les siens... Allons, mademoiselle, tenez-vous droite, et que la famille dans laquelle vous allez entrer n'ait point à rougir de la nôtre.

SCÈNE V.

Les précédens, M. ALBERT, M. ROBIN, Mad. de la GUIARDIÈRE, toute la Noce.

ROBIN *présentant un bouquet à Henriette.*

VOULEZ-VOUS bien me permettre, mademoiselle, de vous offrir ce bouquet ?

HENRIETTE.

Offrez, monsieur, je vous le permets.

ALBERT.

Voici, mon gendre, tous nos parens qui brûlent de faire connaissance avec les vôtres.

ROBIN.

C'est de notre côté, mon cher beau-père, que doit se trouver tout l'empressement.

ALBERT.

Voici le petit-cousin Sinclair dont je veux faire votre ami ; c'est un jeune homme à former.

ROBIN.

Nous avons ce qu'il lui faut pour le former. Voici ma cousine De la Guiardière, qui a fait pendant vingt-cinq ans le bonheur de son mari, et qui se trouve aujourd'hui sans emploi ; car enfin il est mort, par la grace de Dieu, ce pauvre M. De la Guiardière !

Mad. DE LA GUIARDIÈRE.

Taisez-vous, petit badin. Ne vous scandalisez pas, Messieurs, du ton leste de mon cousin ; il aime à montrer qu'il a de l'esprit, et je suis accoutumée à ses plaisanteries.

ALBERT *à Sinclair.*

Il est plein d'esprit, mon gendre, n'est-ce pas ?

SINCLAIR.

Ce qui m'en plaît, c'est que ses épigrammes sont fort innocentes.

Mad. DE LA GUIARDIÈRE *à Robin.*

Votre future est assez gentille, mais ce n'est pas là une beauté ; et je ne conçois pas comment cette petite fille a pu vous faire rejeter des propositions....

ROBIN.

Ah ! ma chère cousine, ce n'est pas moi, assurément, qui vous ferai enfreindre le serment que vous avez fait de rester fidèle à la mémoire de votre époux ! (*haut*). Nous voici, je crois, tous rassemblés. Quel doux spectacle ! Il y a des mariages qui ne se font que par intérêt ; mais nous, c'est le sentiment qui nous guide.

SCÈNE VI.

Les Précédens, DOUSTIGNAC paré.

Les deux familles sont rangées chacune d'un côté; Doustignac salue tout le monde avec un air de connaissance.

SINCLAIR *à part, l'appercevant.*

C'EST Doustignac.

Mad. ALBERT *à M. Albert.*

Qu'est-ce que c'est que cette figure-là?

M. ALBERT.

C'est sans doute un parent du côté de M. Robin.

Mad. DE LA GUIARDIÈRE *à Robin.*

Connaissez-vous cet original-là?

M. ROBIN.

Non. C'est probablement un parent du côté de M. Albert.

DOUSTIGNAC *à demi-voix à Robin.*

Si je soupçonne juste, c'est Monsieur qui épouse.

ROBIN.

Vos soupçons sont fondés, Monsieur.

DOUSTIGNAC.

C'est un bonheur pour ma cousine, Monsieur, que d'épouser un garçon de mérite, comme vous paraissez l'être.

ROBIN.

Monsieur est cousin de mademoiselle Albert?

DOUSTIGNAC.

Germain.

ROBIN *à madame De la Guiardière.*

Je ne me trompais pas. C'est un parent de ma future.

DOUSTIGNAC *à Henriette.*

Voilà sans doute la future épouse de mon trop fortuné cousin ?

Mad. ALBERT.

Monsieur est un cousin de M. Robin?

DOUSTIGNAC.

Issu de germain, c'est-à-dire le neveu, à la mode de Bretagne.

Mad. ALBERT *à M. Albert.*

Vous avez raison ; c'est un parent du côté des Robins.

SCÈNE VII.

Les Précédens, UN GARÇON Traiteur.

LE GARÇON.

ON a servi, Messieurs.

DOUSTIGNAC.

Ah ! le joli garçon ! Il n'attendait que moi pour donner le signal.

SINCLAIR *bas à Doustignac.*

Quand t'occuperas-tu à brouiller le gendre et le beau-père ?

DOUSTIGNAC.

(*Bas.*) Après dîner, j'aurai bien plus d'esprit. (*Pré-*

sentant la main à mad. De la Guiardière, et à mad. Albert.) Venez, mes aimables cousines; car enfin, grace à l'heureuse union que nous allons former, je me trouve ici le cousin de tout le monde.

Mad. ALBERT.

Vous ne venez pas, M. Albert?

ALBERT.

Je vous rejoins dans l'instant.

DOUSTIGNAC.

Soit; nous vous attendons à table et le verre à la main.

SCÈNE VIII.

ALBERT *seul.*

LES voici tous entrés. M. Bernard ne peut tarder. J'ai mieux aimé lui donner un rendez-vous ici que chez moi. Une entrevue avec un homme qui a la réputation de prêter à gros intérêts est toujours suspecte. Personne encore ne sait que je suis ruiné et forcé d'emprunter, pour payer la dot de ma fille; ma foi, j'ai été fort heureux de rencontrer un brave homme, comme M. Robin; sans lui, je faisais banqueroute. Il donne dans le panneau avec une bonne-foi qui m'enchante, et s'imagine, avec tout le monde, que je suis aussi riche que je l'étais jadis. Fort bien! me voilà tout-à-l'heure son beau-père, et alors toute sa fortune est à moi. Je remonterai mon commerce, et en vendant mes marchandises..... en conscience, je pourrai me tirer d'affaire. Voici M. Bernard: s'il savait ce que je veux faire de son argent, il se garderait bien de me prêter!

SCENE

SCÈNE IX.

M. ALBERT, M. BERNARD.

ALBERT.

JE vous salue, M. Bernard.

BERNARD.

Votre serviteur, M. Albert.

ALBERT.

Nous voilà seuls: Allons au fait sur-le-champ; m'apportez-vous les vingt mille écus?

BERNARD.

Ma foi, c'est une terrible chose que le train des affaires d'aujourd'hui! J'ai couru tout Paris pour avoir votre argent, je n'en ai pu trouver que la moitié; il faut attendre pour avoir le reste.

ALBERT.

Attendre! cela ne se peut pas: allons, mon cher M. Bernard, voyez à faire quelque chose pour moi.

BERNARD.

Quand vous les faut-il?

ALBERT.

Dans deux heures au plus tard.

BERNARD.

Le terme est court! N'importe, on tâchera de vous les procurer; mais faisons nos conventions.

ALBERT.

Eh bien, voyons, parlez; que demandez-vous?

BERNARD.

Oh! rien que de fort simple; vous me ferez un billet de 80,000 liv.; et si dans un an, vous ne me l'avez

remboursé, vous m'en payerez les intérêts sur le pied de six pour cent, comme cela se pratique.

ALBERT *se récriant.*

Ah !

BERNARD.

Songez donc que je vous fais grace d'une année d'intérêt. Et puis, parlez-moi franchement, M. Albert, cet argent-là ne moisira pas entre vos mains ; je vous connais ! vous êtes un rusé compère ! et vous le ferez rudement travailler !

ALBERT.

Eh mais, vraiment, M. Bernard, je conviens qu'il ne passe pas dans les mains d'un sot, et que je n'en ferai pas un mauvais usage.

BERNARD.

Voyez-vous ; un autre à ma place, vous proposerait d'être de moitié dans l'emploi que vous en ferez ; mais moi, j'ai la discrétion de ne pas me mêler de vos affaires.

ALBERT.

Allons, il faut bien faire tout ce que vous voulez ; mais je puis compter sur vous, dans deux heures ?

BERNARD.

Dans deux heures. Où vous trouverai-je ?

ALBERT.

Ici ; je dine chez Robert.

BERNARD.

Chez Robert ? Ah oui, j'entends, en partie fine.

ALBERT.

Oh non ! ce n'est pas ce que vous soupçonnez. Je suis là en famille.

BERNARD.

En famille ! Le bon apôtre ! Au surplus, il n'y a pas de mal à cela ; vous faites bien de vous amuser, vous autres qui gagnez de l'argent.

ALBERT.

Vous allez voir que vous n'en gagnez pas, vous qui parlez ?

BERNARD.

Moi ? hélas ! mon dieu ! on a bien de la peine à vivre, dans mon métier, quand on veut être honnête !

ALBERT *à part.*

Le juif !

BERNARD.

Malheureusement, j'ai le cœur trop sensible ; tenez, j'ai pour tout parent à Paris, un certain Doustignac, Gascon d'origine, fils d'un de mes oncles, par conséquent mon cousin-germain ; un pauvre diable qui n'a que son esprit pour vivre, et à qui son accent fait beaucoup de tort. Vous ne sauriez croire combien j'ai souffert d'être obligé de lui fermer ma porte, pour ne pas m'attendrir sur son sort ; et voilà ce qui me fait regretter de n'être pas riche, comme vous l'êtes, par hasard.

ALBERT.

Oui, en vérité, vous êtes fort à plaindre ; mais je vous fais perdre votre tems ici.

BERNARD.

Dites plutôt que c'est moi qui vous fais perdre le vôtre, petit fripon. Allez, allez où le plaisir vous appelle.

ALBERT.

Dans deux heures ?

BERNARD.

Dans deux heures.

ALBERT.

Sans adieu, M. Bernard.

BERNARD.

Au revoir, M. Albert.

SCÈNE X.

BERNARD *seul.*

Comment lui completter ses vingt mille écus ? J'ai une sentence par corps contre le jeune Robin ; s'il me voulait donner un à-compte sur les 80,000 liv. qu'il me doit, cela serait charmant ; je prêterais à M. Albert, et il n'irait pas en prison... Eh ! mais, n'est-ce pas lui que je vois sortir de chez Robert ? Le fripon régale ses amis avec mon argent. Plaçons-nous de façon qu'il ne puisse m'échapper.

SCÈNE XI.

(*M. Bernard se place à la porte de Robert.*)

M. BERNARD, ROBIN, un Garçon Traiteur.

ROBIN *au Garçon.*

Écoute ; il y a assez de monde pour servir là-dedans. J'ai une commission délicate à te donner. Tu as de l'esprit ?

LE GARÇON.

Oui, Monsieur.

ROBIN.

Tu connais M. Vacarmini, ce fameux musicien ? Va-t-en le prier de ma part de venir avec tous ses symphonistes donner un concert à la porte de cette maison.

LE GARÇON.

Oui, Monsieur.

ROBIN.

Ah! écoute donc; en revenant, tu feras préparer cent bouteilles pour les musiciens.

BERNARD.

Cent bouteilles! Il ne se refuse rien!

LE GARÇON.

Oui, Monsieur.

SCÈNE XII.

BERNARD, ROBIN.

ROBIN *se parlant à lui-même, et retournant chez Robert.*

C'EST une petite galanterie qui me fera beaucoup d'honneur dans la famille du beau-père, et que je puis bien me permettre sur la dot de ma future; car enfin... (*appercevant Bernard*). Ah!

BERNARD.

Je suis votre très-humble serviteur, M. Robin.

ROBIN.

Ah! M. Bernard, je suis comblé de vous voir, en vérité. (*à part*) Que le diable puisse-t-il l'emporter!

BERNARD.

J'ai passé plusieurs fois chez vous, sans avoir l'avantage de vous y rencontrer.

ROBIN.

Vous autres créanciers, vous devez être accoutumés à trouver les portes fermées.

BERNARD.

Cela ne m'a pas étonné; je voulais vous faire

part d'une petite précaution que j'ai prise. J'ai obtenu une sentence par corps contre vous ; et comme j'ai pour principe d'être toujours poli avec mes débiteurs, je ne voulais pas la mettre à exécution sans vous en avertir.

ROBIN.

Bien sensible à votre honnêteté, assurément.

BERNARD.

Vous savez ma situation à votre égard : vous étiez harcelé par une foule importune de petits créanciers ; j'ai acquis toutes leurs créances, et je me suis chargé de fournir à toutes vos dépenses. Les tems sont durs, les dépenses immodérées.

ROBIN.

Et pour mettre de l'économie dans vos fournitures, vous voulez me faire coucher en prison ?

BERNARD.

Précisément.

ROBIN.

C'est une peine que je vous épargnerai, M. Bernard. En deux mots, car votre présence ici pourrait nous nuire à tous deux, j'aime à payer mes dettes, moi. Seriez-vous homme à vous contenter dans deux heures d'un à-compte de 20,000 liv. ?

BERNARD.

Vingt mille francs ? cela ne se peut pas.

ROBIN.

Allons, mettons-en trente, et qu'il n'en soit plus question.

BERNARD.

Trente mille francs ! je ne le ferais pas pour d'autres.

ROBIN.

Mais pour moi, qui vous suis entièrement dévoué, c'est une grace que vous voudrez bien m'accorder.

BERNARD.

Allons ; il faut faire quelque chose pour ses amis. Je suis seulement fâché de vous priver du plaisir d'entendre M. Vacarmini.

ROBIN.

Comment?

BERNARD.

Oui, je sens bien qu'il faudra faire remettre en cave les cent bouteilles que vous aviez commandées pour les musiciens.

ROBIN.

Est-ce que vous me croiriez assez benêt pour faire de pareilles folies ? Tenez, mon cher M. Bernard, je n'ai rien de caché pour vous, moi ; je me marie.

BERNARD.

Bon !

ROBIN.

J'épouse une fille charmante.

BERNARD.

Est-elle riche?

ROBIN.

Immensément. Ainsi partez bien vîte ; vous me perdriez, si vous étiez surpris avec moi.

BERNARD.

J'entends bien. Mais...

ROBIN.

Dans deux heures, revenez, je payerai : et vîte, vîte, partez, c'est un parent de ma future.

BERNARD *à part.*

C'est charmant! J'ai à recevoir et à prêter ; mon débiteur et mon emprunteur me donnent rendez vous dans le même lieu. Si toutes les affaires se terminaient de même, on n'aurait pas tant de peine à gagner sa vie. (*Il sort*).

SCÈNE XII.

DOUSTIGNAC, ROBIN.

DOUSTIGNAC *à part, sortant de chez Robert.*

Tout en buvant razade, je viens d'empaumer le beau-père : travaillons présentement le futur.

ROBIN *à part.*

C'est le cousin gascon de ma nouvelle famille; il a l'air d'un galant homme.

DOUSTIGNAC.

Que devenez-vous donc, Sandis, cousin? On porte là-dedans vingt santés au marié, et le marié n'est pas là pour répondre! Quant à moi, je m'ennuie de m'enivrer sans vous; et je viens en mon nom, et au nom de l'aimable société, chercher le cousin, pour qu'on ait le plaisir de trinquer avec lui.

ROBIN.

Mille rémercîmens, cousin. J'étais ici avec un bijoutier à qui je commandais les présens de noces.

DOUSTIGNAC.

Les présens de noces! Quel homme précieux que le cousin! Que je félicite ma cousine, d'avoir inspiré des sentimens assez vifs à un homme comme lui, pour l'engager à faire une action aussi méritoire que celle de l'épouser!

ROBIN.

Comment! méritoire?

DOUSTIGNAC.

Oui, sur-tout d'après ce que vous savez.

ROBIN.

D'après ce que je sais?... Ah! oui, vous avez raison. (*à part.*) Le diable m'emporte si je sais ce qu'il veut dire.

DOUSTIGNAC.

Parce que le petit Sinclair, ce jeune homme à figure doucereuse, que vous avez vu là, tout-à-l'heure, lorgnait amoureusement la cousine depuis deux ans, et que la cousine semblait le voir avec des yeux prévenus. Les malins répandaient le bruit que c'était lui qui rendait le mariage pressant et nécessaire. Pure calomnie! Il est bien clair, puisque vous épousez, que vous savez à quoi vous en tenir sur la nécessité du mariage; n'importe, l'effort n'en est pas moins beau de votre part.

ROBIN *embarrassé.*

Monsieur.... la probité.... la délicatesse... l'amour, d'ailleurs,

DOUSTIGNAC.

Certainement! *Amor omnia vincit*, dit le cousin Ovide, ce gentil précepteur en fait d'amour.

ROBIN *à part.*

Ouais! j'épouse là une jolie petite personne! Si elle n'était pas riche.....

DOUSTIGNAC.

C'est une action d'autant plus louable de votre part, que vous êtes riche, et que la petite se trouve dans une calamiteuse position.

ROBIN.

Vous dites?

DOUSTIGNAC.

Que le papa est sur le point de faire banqueroute: ne le savez-vous pas?

ROBIN.

Mais il donne vingt mille écus à sa fille.

DOUSTIGNAC.

Vingt mille écus! (*comme se parlant à lui-même*)

Qu'il ait emprunté, c'est tout simple ; mais qu'on ait voulu lui prêter, cela me passe. Il aura gagné le terne à la loterie, ou le vatout dans une petite bouillote. (*haut*). Prenez que je n'ai rien dit, et allons boire. (*à part*). Il est blessé à mort.

SCÈNE XIII.

ALBERT, ROBIN, DOUSTIGNAC.

DOUSTIGNAC.

EH ! c'est le cher beau-père qui vient vous chercher. (*à M. Albert, en allant au-devant de lui*). Ne me compromettez pas ?

ALBERT.

N'ayez pas peur.

DOUSTIGNAC *à Robin.*

Ne me trahissez pas ?

ROBIN.

Ne craignez rien. (*à part*). Il paraît que mon mariage n'est pas aussi avantageux que je le pensais ?

ALBERT *à part.*

Les confidences du Gascon ne me permettent pas de rester à table. Que mon gendre soit un libertin, cela m'est égal ; mais il serait fort désagréable, quand je comptais sur lui pour payer mes créanciers, d'être obligé de payer les siens.

DOUSTIGNAC.

Suivez-moi, trop aimables cousins. On s'impatiente là-dedans de ne pas vous voir : c'est un charme pour les observateurs désintéressés, comme moi, que d'admirer la loyauté, le bon accord qui règnent entre vous.

ALBERT.

Oui, sans doute, la loyauté est une belle chose, et

il serait à desirer, M. Robin, que, dans toutes les affaires, tout le monde possédât cette qualité, comme je la possède.

ROBIN.

Qu'entendez-vous par ces paroles, M. Albert?

ALBERT.

J'entends, M. Robin, que, fort heureusement pour moi, votre mariage avec ma fille n'est pas encore conclu, et que le fond de votre conduite m'est enfin dévoilé.

ROBIN.

Il vous sied bien de parler de ma conduite, après les belles confidences qu'on m'a faites sur le compte de votre fille!

DOUSTIGNAC *à part.*

Chut, ne parlez pas!

ALBERT.

Sur le compte de ma fille! Vous êtes un insolent.

DOUSTIGNAC *à Albert.*

Contenez votre langue. (*à part, fort joyeusement*). Fort bien! les voilà aux mains.

ALBERT.

Qu'il vous suffise de savoir que je suis instruit de votre aventure avec votre petite Cauchoise.

DOUSTIGNAC *à Albert.*

Je vous avais défendu d'en parler.

ROBIN.

Qu'est-ce que c'est que ma petite Cauchoise?

ALBERT.

Eh non, nous ne savons pas que, dans un voyage que vous avez fait l'été dernier, au pays de Caux, vous avez enlevé cette jeune malheureuse de chez ses parens, et que vous n'épousez ma fille aujourd'hui que pour payer les meubles que vous lui avez achetés.

ROBIN.

Qui diable a pu vous faire de pareils contes ?

DOUSTIGNAC.

Ha ça, la main sur la conscience, dites-moi la vérité sur la petite Cauchoise ?

ROBIN.

Je ne sais ce que vous voulez dire, avec votre Cauchoise ; mais ce que je sais parfaitement, c'est que je ne serai pas assez sot, pour adopter la famille de votre cousin Sinclair, en épousant votre vertueuse Henriette.

DOUSTIGNAC *à Albert.*

Est-ce que la petite Henriette aurait fait un faux pas véritablement ?

ALBERT.

Sinclair est un honnête garçon, qui ne se fait pas un jeu, comme vous, de séduire les honnêtes filles. J'allais donner ma fille à un joli sujet ! Un fourbe qui se fait passer pour être immensément riche, et qui compte sur la dot de sa fille, pour payer ses créanciers ! Mais ce n'est pas là ce qui m'engage à rompre le mariage ; grâce au ciel, l'intérêt ne m'a jamais servi de guide.

ROBIN.

Eh oui, Monsieur le désintéressé, je vous conseille de parler de votre délicatesse, vous qui êtes obligé d'emprunter pour payer la dot de votre fille !

ALBERT *à part.*

D'où diable a-t-il pu savoir cela ?

ROBIN.

Ha-ha ! vous rougissez, l'homme de bien ; ce n'est pas l'embarras ; je vous pardonnerais volontiers cette misérable ruse ; car, Dieu merci, quoi que vous en disiez, je n'ai pas besoin de la dot de votre fille, pour faire honneur à mes affaires.

DOUSTIGNAC.

Eh ! doucement, doucement, Messieurs ! je souffre plus que le martyre, quand je vois de braves gens, comme vous l'êtes, se disputer sur des bagatelles. Voici toute la Noce qui accourt à vos cris.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, toute la Noce.

DOUSTIGNAC.

EH ! venez donc, venez donc, Messieurs et Mesdames, venez m'aider à mettre la paix parmi des gens qui se font la guerre, sans savoir pourquoi.

Mad. ALBERT.

Qu'avez-vous donc, M. Albert ?

Mad. de la GUIARDIÈRE.

Expliquez-nous donc ce qui vous met en colère, M. Robin.

DOUSTIGNAC.

Eh non, eh non, Messieurs, point d'explication ; embrassez-vous, et qu'il n'en soit plus question.

ROBIN.

Moi, embrasser un homme qui m'accuse de mener une mauvaise conduite !

ALBERT.

Moi, redevenir l'ami d'un homme qui ose concevoir des soupçons sur la vertu de ma fille !

Mad. de la GUIARDIÈRE.

Accuser mon cousin Robin d'être un séducteur ! je ne me possède plus.

DOUSTIGNAC.

Mad. de la Guiardière.

Mad. ALBERT.

Attaquer la vertu de ma petite-fille, jour de dieu! Si je ne me respectais moi-même, je vous étranglerais, M. Robin.

DOUSTIGNAC.

Mad. Albert.

SINCLAIR *à part.*

Bon! voilà de quoi faire le quatrième couplet de ma romance.

ALBERT.

Un fourbe!

DOUSTIGNAC.

M. Albert.

ROBIN.

Un imposteur!

DOUSTIGNAC.

M. Robin.

ALBERT.

Un libertin, un mauvais sujet!

DOUSTIGNAC.

M. Albert.

ROBIN.

Un homme ruiné, un père imbécille qui se laisse mener par sa fille!

DOUSTIGNAC.

M. Robin, M. Albert. Eh bien, faut-il s'injurier de la sorte? Si vous ne vous convenez plus, pourquoi ne pas vous séparer de bon accord et sans bruit? Rien de si facile.

ALBERT.

Vous avez raison. Au revoir, M. Robin.

ROBIN.

Le conseil est fort bon. Votre serviteur, M. Albert.

ALBERT *à Doustignac.*

Une seule chose me fâche ; c'est que ma fille ne puisse plus compter un galant homme comme vous au nombre de ses parens.

DOUSTIGNAC.

Trop honnête, en vérité.

ROBIN *à Doustignac.*

Ce qui m'afflige, c'est d'être obligé de renoncer à l'honneur de vous appartenir.

DOUSTIGNAC.

Vous me rendez confus.

ROBIN.

Allons, allons, venez, mes chers parens... (*à part*). Ah ! c'est M. Bernard : comment lui donner son à-compte à présent ?

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

ALBERT *à part.*

C'EST M. Bernard ! N'en prenons pas moins ses vingt mille écus.

DOUSTIGNAC.

Dieu me damne, c'est le cousin Bernard ! C'est donc le diable qui le députe, pour gâter mon ouvrage !

ALBERT.

Soyez le bien arrivé, M. Bernard.

ROBIN.

M. Robin est exact au rendez-vous.

BERNARD.

Ha-ha ! Messieurs, vous voilà ici tous les deux ? Tant mieux. L'affaire en sera plutôt terminée.

ALBERT.

Comment ?

ROBIN.

Je n'entends pas.

BERNARD.

C'est tout simple. Vous allez me payer le petit à-compte de 30,000 liv. que vous m'avez promis, et avec une somme égale que j'ai dans mon porte-feuille, je completterai les vingt mille écus que j'ai promis de prêter à Monsieur.

ROBIN.

C'est donc pour prêter à Monsieur, que tantôt vous me pressiez avec tant d'acharnement de vous donner un à-compte?

BERNARD.

Oui.

ALBERT.

C'est donc avec les deniers que vous aurait rendus Monsieur, que vous comptiez me prêter?

BERNARD.

Oui.

ALBERT.

Eh bien! avois-je tort de dire que vous comptiez sur la dot de ma fille, pour payer vos créanciers?

ROBIN.

Avais-je tort de dire que vous étiez obligé d'emprunter, pour payer la dot de votre fille?

SINCLAIR.

Fort bien, chacun comptait sur l'autre.

DOUSTIGNAC.

Aurais-je dit la vérité, tout en voulant mentir?

BERNARD.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est le fripon de Doustignac.

ALBERT.

D'où le connaissez-vous?

BERNARD.

C'est le cousin gascon dont je vous ai parlé tantôt.

ALBERT.

Lui ? point du tout ; c'est le cousin de M. Robin.

ROBIN.

Mon cousin ? vous vous moquez ; c'est le vôtre.

ALBERT.

Le mien ? je ne l'ai jamais vu.

ROBIN.

Je vois sa figure pour la première fois.

Mad. DE LA GUIARDIÈRE.

Il était le cousin de tout le monde : il n'est plus le cousin de personne.

DOUSTIGNAC.

Si fait. Le besoin de la vérité m'étouffe. Si, je suis le cousin de quelqu'un ici ; c'est de M. Bernard. Je le déclare hautement.

ALBERT.

Eh ! que diable m'êtes-vous venu conter avec votre petite Cauchoise ?

ROBIN.

Et qu'est-ce que c'est que cette nécessité de mariage dont vous m'êtes venu parler ?

DOUSTIGNAC.

Doucement, doucement, Messieurs ! Il se trouve que, sur quatre contes que je vous ai faits, deux se sont trouvés des histoires véritables : vous devez me gronder pour les romans, *concedo* ; mais vous devez me remercier pour les histoires ; et je vois d'ici Thémis, la déesse de la justice, qui pèse le tout dans ses balances, et m'avertit que les poids sont égaux. Quant au motif qui m'a déterminé à m'introduire parmi vous, le voici au net : j'ai toujours été amateur d'agréable société ; et c'était pour le plaisir de dîner... de converser avec vous, que je me suis fait passer pour le parent des deux familles.

BERNARD.

Fort bien ! mais tout ceci ne fait pas mon compte. Je ne suis plus d'humeur à présent de prêter à M. Albert ; mais je reste le créancier de M. Robin, et j'ai une sentence par corps contre lui.

ROBIN *à Madame de la Guiardière.*

Une sentence par corps ! vous l'entendez, ma chère cousine ?

DOUSTIGNAC.

Ecoutez-moi tous, gens de la noce ; je m'établis ici le conciliateur général ; et sans avoir autrement de prétention au grade de prophète, j'ose vous prédire que tout le monde sera content. Commençons par vous, M. Robin. Vous sentez-vous d'humeur à épouser madame de la Guiardière, si elle consent à vous reconcilier avec vos créanciers ?

ROBIN.

Ce sera moins par intérêt que par amitié.

DOUSTIGNAC.

C'est comme je l'entends ; et vous, madame de la Guiardière, vous sentez-vous d'humeur à payer les dettes du cousin, s'il consent à vous prendre pour épouse légitime ?

Mad. DE LA GUIARDIÈRE.

Eh ! mon dieu ! toute ma fortune est à son service.

DOUSTIGNAC.

Eh donc, embrassez-vous ; vous voilà d'accord. A votre tour, M. Albert : consentiriez-vous à donner votre fille au petit-cousin Sinclair, s'il consentait à la prendre sans dot et à soutenir votre commerce, en se faisant votre associé ?

SINCLAIR.

C'est ce que j'allais vous proposer, mon cher oncle, et je suis honteux de m'être laissé prévenir.

ALBERT.

Qu'en dis-tu, ma fille ?

HENRIETTE.

Moi, mon père ! que ne ferais-je pas, pour vous sauver de l'embarras où vous êtes !

Mad. ALBERT.

Ha-ha ! monsieur mon petit-fils, c'est là le dénouement que vous desiriez !

SINCLAIR.

Vous déplaît-il ?